Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 119 (1974)
Heft: 9

Artikel: Libres propos d'un chef de service Armée et Foyer
Autor: Aubert, Edmond
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343889

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Libres propos d'un chef de service Armée et Foyer

Etre chef du Service Armée et Foyer d'une grande unité ne confère pas nécessairement une popularité excessive et oblige à quelques réflexions. En effet, « Armée et Foyer » n'a pas toujours bonne presse. D'abord la charge supplémentaire que cette activité impose à côté de toutes les autres servitudes du commandement et de l'instruction ne met pas toujours nécessairement les commandants de bonne humeur [1]. Mais on en conteste même le principe. Récemment, un de nos plus grands partis suisses, auquel appartiennent deux conseillers fédéraux, réclamait sa suppresssion pure et simple. Cette réaction négative rejoint celles de nombreux officiers, et parfois non des moindres. Dès que ce service est réapparu, il y a quelques années, après une longue éclipse remontant à l'immédiate après-guerre, plusieurs ont jugé cette résurrection pernicieuse: ils y voyaient une ingérence de l'armée dans des domaines où il était dangereux qu'elle s'aventurât. Je me souviens d'avoir entendu un commandant de régiment se dire « très sensibilisé » — c'étaient ses propres termes — par les déviations auxquelles risquait de conduire une telle activité. Et quand j'ai eu l'honneur de devenir officier Armée et Foyer, un vieux camarade m'a lancé: « Alors, c'est toi qui reprends le service d'endoctrinement? »

Précisons d'emblée que le rôle d'« Armée et Foyer » n'est pas d'endoctriner. L'endoctrinement est critiquable pour une série de bonnes raisons, mais encore parce qu'il implique un certain mépris pour ceux que l'on essaie de conditionner [2]. Notre tâche doit être d'informer, de détruire assertions et préjugés erronés, de faire appel au bon sens C'est la confusion dans les esprits qui ouvre la porte, trop souvent, à la contestation ou à la démoralisation. Trop souvent, l'antimilitarisme ou l'attitude douteuse sont le fruit de l'ignorance: on a tout bêtement manqué de gens

[1] Rappelons que l'activité « Armée et Foyer » n'incombe pas seulement à des spécialistes; auprès de la troupe, elle est avant tout l'affaire du commandant, comme le souligne, dans son article 7, l'ordonnance du Département militaire fédéral datée du 1er juillet 1971: « *Dans leur ressort, les commandants, à tous les échelons, sont responsables du maintien et de l'affermissement de la volonté de défense de leur troupe, ainsi que de la conduite de la guerre psychologique.* »

[2] Faut-il rappeler ce mot magnifique de Péguy: « Quand je vois mon meilleur ami, je ne me dis point: comment vais-je faire pour le propagander? »

pour vous donner quelques informations précises, ou pour vous aider à poser correctement quelques problèmes de base. Et c'est d'abord cette lacune que tente de combler l'Office « Armée et Foyer »: apporter des informations précises sur la réalité d'aujourd'hui, sur l'effort militaire des grandes puissances ou des grands blocs notamment, informations qui obligent à une réflexion minimale.

Mais ici apparaît une première difficulté. L'information pure est bien sèche; l'information n'a de sens, nous l'avons vu, que si elle amène à une réflexion. En d'autres termes, les faits doivent susciter une prise de conscience, ils doivent donc être interprétés aussi objectivement que possible. Mais cette volonté même d'interprétation objective va être qualifiée de tendancieuse par certains. Par exemple, je puis dire ceci: *Constater que trois pays de l'Est européen, la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie et la Roumanie, ont osé, ces toutes dernières années, défier un puissant voisin, mais que le seul à subir une intervention militaire a été la Tchécoslovaquie qui, comme par hasard, a aussi été le seul à ne pas montrer les dents, c'est constater une fois de plus à quel point peut être payante la détermination d'un petit Etat, même abandonné à lui-même; c'est redonner une singulière actualité à une phrase du général Guisan prononcée alors que nous étions encerclés par les puissances de l'axe et que je cite de mémoire: « Nous demander si nous pouvons nous défendre n'a pas de sens: on ne respecte que celui qui veut se défendre.* »

Je pense quant à moi, avoir présenté une évidence. Certains pourtant m'accuseront déjà d'avoir sollicité les faits dans ce qui m'apparaît à moi comme une évidence. Alors que faire?

D'abord, bien sûr, être honnête, bien documenté, réfléchi. Etre très critique envers soi-même. Ecouter avec une extrême attention, je dirai même avec une attention bienveillante, ceux qui nagent dans d'autres eaux. Les risques d'une interprétation insuffisamment objective des faits en seront bien diminués, comme deviendra injustifiée l'éventuelle méfiance de ceux à qui on s'adresse.

Ensuite, donner une importance bien plus grande à un aspect de l'information beaucoup trop négligé: l'Histoire. Les exemples vécus ont une force que n'ont pas les suppositions, et ce qui pourrait nous arriver est moins évident que ce qui est arrivé ou ce qui a été évité. Ainsi redécouvrir comment, dans un passé récent et pour certaines puissances, la plupart des traités, des alliances, des assurances données, des engage-

ments les plus solennels n'avaient pas d'autres buts que d'endormir la vigilance des futures victimes, redécouvrir l'abîme qui a pu exister entre les bons sentiments proclamés dans les déclarations officielles et la réalité d'une politique, c'est permettre peut-être un regard un peu moins naïf sur une partie de l'actualité, notamment sur quelques négociations en cours.

En ce qui concerne plus directement notre pays, une histoire trop vite oubliée permet aussi d'utiles réflexions. Si nous nous amusons à considérer les événements depuis les débuts de notre neutralité au XVIe siècle jusqu'à aujourd'hui, nous nous apercevons que les cantons suisses ont connu une paix constante avec l'étranger, et cela malgré l'intérêt non moins constant qu'à toujours présenté pour l'étranger l'utilisation de notre territoire. Une seule exception: la sombre période de 1798 à 1815 où l'évidence de notre relâchement militaire, le spectacle de nos divisions et les intrigues de certains Suisses créèrent chez nos voisins la tentation décidément trop forte d'exploiter la situation. En revanche, si l'on prend, par exemple, l'histoire de France pour ces mêmes 400 ou 450 dernières années, on constate qu'il n'y a guère qu'une année sur deux en moyenne où l'armée française n'ait pas été engagée du tout contre des forces étrangères. Il est un peu difficile, après une telle constatation, de tirer la conclusion que vouloir une neutralité qui soit armée, et convenablement armée, soit un acte de guerre et non un acte de paix.

Informer le plus objectivement possible, présenter des faits difficilement discutables, faire appel au bon sens, et, grâce à l'information, sensibiliser aux problèmes actuels, voilà la tâche fondamentale de notre activité Armée et Foyer, à tous les échelons. Il ne faut ni en sous-estimer ni en surestimer les difficultés et les risques. En tout état de cause, nous pouvons rester conscients d'une chose: nous n'avons pas à craindre l'objectivité; nous bénéficions d'une situation où elle ne peut que servir la défense nationale.

Il n'empêche que nous n'échappons pas à des questions plus fondamentales. Car enfin la volonté de défense, ce n'est pas seulement la volonté de faire semblant, pour décourager une éventuelle agression. C'est la volonté de se défendre aussi si l'agression a lieu quand même. Ce qui signifie qu'il faut avoir quelque chose à défendre qui vaille la peine qu'on lui sacrifie sa vie, et, si l'on est officier, la vie d'une partie de ses hommes.

L'été passé, quelques commandants m'ont fait à ce propos des remarques pertinentes, mais gênantes. Assez brutalement, un officier supérieur m'a dit à peu près ceci: « Vos homologues les commissaires politiques aux armées viennent avec une doctrine morale qui, bonne ou mauvaise, a le mérite d'être précise. Vous, que nous apportez-vous? » Il est compréhensible qu'un commandant pose de telles questions. Depuis la disparition du dénominateur commun d'une foi chrétienne, puis d'un patriotisme peut-être un peu cocardier mais solide que partageaient assez unanimement nos arrière-grands-parents, ce qui nous divise profondément et spirituellement est beaucoup plus apparent que ce qui nous réunit. Même le ciment de nos habitudes communes — plus important que ne pourraient le croire nos esprits élevés — commence à s'effriter, et la longueur des cheveux provoque presque des guerres de religion. J'en reviens à mes commandants de l'été passé, très sensibles au « manque d'une optique claire sur ce que nous avons à défendre », peut-être même au « manque d'une conviction qui permettrait vraiment au chef d'avoir l'influence morale qui devrait être la sienne » (je cite leur propos). Que répondre?

Il est certain qu'une société aussi individualiste que la nôtre est condamnée à s'atomiser si ses membres ne sont pas animés par quelques grands sentiments communs, par deux ou trois idées-forces très généralement, sinon unanimement partagées. Mais attention aux remèdes que nous préconisons! Le danger, face aux idéologies qui nous désagrègent, est de recourir à la contre-idéologie. Une contre-idéologie est souvent aussi sotte qu'une idéologie sans en avoir le dynamisme. Il s'agirait d'avoir une doctrine sans être doctrinaire, et surtout sans pratiquer l'endoctrinement; et bien plutôt que de chercher une doctrine, susciter là aussi une prise de conscience. Le problème est en tout cas de savoir si notre action ira dans un sens qui divise ou qui unit, dans un sens partisan ou authentiquement national.

Or Armée et Foyer a souvent mauvaise presse parce qu'elle est apparue parfois comme un instrument de division des esprits plutôt que comme un moyen de les rapprocher. Avouons que, sur ce plan-là, quelques officiers se sont fâcheusement illustrés. Armée et Foyer... On ne le rappellera jamais assez que l'Armée est l'affaire de tous les Suisses et non seulement de ceux qui se font une certaine image limitée de la Suisse. Quant au Foyer... Si le feu d'un même foyer pouvait allumer la

même flamme dans tous les regards, réchauffer de la même chaleur tous les cœurs, éclairer de la même lumière tous les esprits... Sommes-nous en pleines images faciles, en pleins mirages? Ou bien sommes-nous en plein rêve rousseauiste d'une unanimité qui serait finalement la pire des mutilations? Voyons plutôt si notre solide sol helvétique sur lequel, chaque année depuis des siècles, s'embrasent les mêmes foyers visibles de tous les horizons, voyons si ce sol n'est pas propice plus qu'un autre aux enracinements profonds et aux germinations audacieuses, en d'autres termes à la fidélité en même temps qu'au renouvellement, et si les valeurs du passé ne sont pas particulièrement propres à être celles du présent et de l'avenir.

Deux exemples nous le montreront: le fédéralisme et la neutralité. Combien de fois ne limitons-nous pas le fédéralisme à un fédéralisme purement géographique, quand ce n'est pas un régionalisme plus ou moins cloisonné et ombrageux. Ne devrait-il pas être aussi et avant tout celui des familles d'esprits et des courants d'idées? Dans une Suisse *une et diverse*, le fédéralisme devrait impliquer surtout la possibilité d'être différents sans être divisés, l'œcuménisme sans confusion, les dialogues féconds entre la foi sereine et la recherche inquiète, la conviction qu'un adversaire politique ou spirituel n'est pas seulement quelqu'un de respectable, mais aussi quelqu'un de nécessaire, parce que rien n'est plus enrichissant que les complémentarités et les oppositions. Bref, le fédéralisme devrait pouvoir nous apparaître comme le seul style de vie possible entre le totalitarisme et la « chienlit ».

Quant à la neutralité, elle est non seulement la volonté de rester en dehors des conflits, elle pourrait être surtout le pouvoir de n'épouser aucune des haines qui déchirent le monde, la disponibilité générale du cœur et de l'esprit, l'ouverture à tous les azimuts, la plus prodigieuse vocation qu'une société puisse avoir à l'universalité.

Au lieu d'injecter un sang nouveau à ces valeurs traditionnelles, ne décourageons-nous pas souvent les meilleurs de nos jeunes par l'image que les gens de notre génération donnons de la Suisse: un pays économiquement dynamique peut-être, mais aussi un hérisson replié sur lui-même jusqu'à s'en asphyxier! Partout nous dressons des murs que nous croyons ceux de nos bastions et qui deviennent bien vite ceux de nos lamentations et finalement de notre peur. Ou bien nous présentons la Suisse comme un corps sans âme: la défense de la Suisse n'est plus que

celle de ses institutions... comme si une démocratie ne pouvait pas être aussi bien le pire que le meilleur des régimes selon la qualité personnelle de ses citoyens... comme si le ciment d'une union conjugale réussie résidait dans la sagesse du code civil! Bien des aspects de la Suisse d'aujourd'hui font penser à la France de Louis Philippe, et nous savons quelle fragilité ce régime a montré. « La France s'enrichit, mais elle s'ennuie » constatait Lamartine qui ajoutait que, pour la gouverner, « une borne y suffirait ».

Inquiétude et désarroi d'une partie de notre peuple et de notre jeunesse devant une image terne et figée de la Suisse, voilà qui appelle une réponse. Et un officier Armée et Foyer dont la fonction est de porter le souci de la volonté de défense et des aspects psychologiques et moraux qu'elle comporte ne peut que s'inquiéter devant la forme de réponse que certains préconisent: une réponse en forme de muselière, le rêve d'une défense nationale faite surtout d'un faisceau d'interdictions nationales. A la limite, il s'agirait, comme chez les Jacobins, de tuer les libertés pour pouvoir mieux les défendre, ou, au mieux, de donner très mauvaise conscience à ceux qui osent les utiliser. On ne soulignera jamais assez le danger que font courir au pays ces gens qui flairent partout les mauvais Suisses, multiplient les parias, finissent par condamner la majorité des Suisses au nom d'une Suisse idéale qui n'est que la Suisse à papa ou celle de leurs préjugés. Ils sont peut-être bourrés de bonnes intentions: leur idéalisme est finalement plus dangereux encore que celui des « pacifistes » chevaucheurs de nuées.

Bien sûr, je sais parfaitement quels objectifs visent certains contestataires et certains groupuscules (qui ne sont pas des objecteurs de conscience, oh! non, et qui poussent sans équivoque leurs adeptes à recevoir la meilleure formation militaire possible à toutes fins utiles). Je n'ignore pas que parmi les contestataires arrêtés récemment à Zurich pour avoir dépassé toutes les bornes légales se trouvaient de jeunes officiers qui semblent avoir très bien assimilé le mot d'ordre. Je suis le dernier à croire que la possibilité, la préparation d'actions subversives soit un mythe.

Mais il y a d'autres choses auxquelles il faut aussi songer.

D'abord, chaque régime sécrète les gauchistes qu'il mérite. Et comme dit le Père de Lubac: « Qui ne remonte pas aux causes profondes n'agira jamais en profondeur ».

Ensuite nous n'éviterons jamais, dans n'importe quelle société du XXe siècle, qu'elle soit totalitaire ou libérale, une frange de contestataires plus ou moins dangereux pour le régime: des meilleurs, comme Soljenitsyne, ou des pires, comme certains de nos excités fort bien organisés. Les régimes les moins respectueux de la personne humaine et de la liberté d'expression n'ont jamais réussi à en faire façon. Mieux: ils ont donné la preuve qu'ils réussissaient beaucoup moins bien à en faire façon que les meilleurs des régimes libéraux. Ainsi, durant la dernière guerre, je ne sache pas que l'Angleterre ait connu de grands problèmes dans ce domaine, alors qu'en Allemagne nazie la « trahison » était partout. C'est dans la logique même des choses.

Ce sont les obsédés de la maladie qui tombent le plus facilement malades ou qui y font tomber les autres. On connaît l'histoire de ce professeur d'hygiène obsédé par les affreux microbes qui nous menacent journellement. Il aseptisa si bien son logement que ses deux enfants moururent de maladies infectieuses. Dans le domaine moral en tout cas, les microbes immunisent autant qu'ils ne détruisent, et le problème n'est pas de prendre des brucelles pour chercher les microbes, mais de fortifier les organismes en leur fournissant des aliments substantiels et surtout en les laissant bouger. Que d'institutions religieuses d'enseignement que l'on a spirituellement stérilisées avec les précautions les plus inquiètes et d'où sont sortis surtout des mécréants! Le vent de la liberté fortifie les organismes normaux. Il n'enrhume que les organismes déjà malades. Si notre pays est à ce point malade que nos meilleures traditions libérales deviennent pour lui dangereuses, si nous ne sommes plus en état de supporter ce qu'Alexandre Vinet appelait les risques de la liberté, alors mieux vaut tirer l'échelle tout de suite!

Soyons vigilants et convaincus, ne soyons pas inquisiteurs. Une mentalité policière que l'on commence à voir poindre dans trop de milieux, où l'on se résigne au respect des libertés comme à un mal nécessaire et où l'on cherche comment utiliser la lettre ou les insuffisances du droit pour mieux en renier l'esprit me semble à longue échéance beaucoup plus dangereuse qu'une contestation qui fait de même. D'abord, on risque d'inquiéter des gens pour des idées qu'ils n'ont pas, mais que la suspicion dont on les entoure pourrait bien leur donner. Ensuite, chaque fois que l'on ferme une bouche, on scandalise à tort ou à raison 20, 100, 1000 citoyens chez qui l'on risque de susciter un scepticisme parfois

irrémédiable envers nos institutions. Le but de l'exercice n'est pas de couper les ponts avec les tièdes, les indécis, les fragiles, mais de les attacher plus fort à leur pays.

Il y a aussi cette méfiance ridicule qui fait croire que toutes les idées défendues par des contestataires dangereux sont nécessairement mauvaises. Ce n'est pas parce que certains événements survenus dans des Etats méditerranéens ou sud-américains ont indigné les esprits libéraux et, en plus, ont été exploité par les marxistes-révolutionnaires, que tous les esprits libéraux sont des marxistes-révolutionnaires camouflés!

Et sachons faire la part des choses. Il est dans l'ordre même de la vie qu'il y ait dans la jeunesse de la contestation, voire de la révolte. Et que de braves jeunes qui ont le cœur à la bonne place et se sont simplement trompés d'étiquette. Ayons le même humour que le prince Sihanouk quand il était encore neutraliste: « Au Cambodge, disait-il, il y a deux sortes d'intellectuels: les communistes, qui ont fait leurs études à Paris, et les anticommunistes, qui les ont faites à Moscou. »

Bien sûr que dans le domaine de la défense nationale qui la touche en priorité, la fronde, l'indifférence ou le désarroi de la jeunesse ne peuvent que nous préoccuper. « Qui tient la jeunesse tient l'armée », disait avec raison le révolutionnaire Liebknecht. De toute façon, les hommes d'âge mûr sont davantage responsables de l'état d'esprit de la jeunesse que la jeunesse elle-même, et les choses iraient probablement mieux si nous donnions à notre jeunesse un peu moins de techniciens de la littérature; de la théologie, des sciences ou des connaissances militaires et un peu plus de vrais maîtres de sagesse et d'humanité. Pourtant, malgré leur esprit de contradiction, la plupart des jeunes savent reconnaître les valeurs sûres et les respecter. Il y a dans la jeunesse une majorité silencieuse, et qui s'exprime fort bien quand elle sort de son silence. Qu'on me permette à ce propos la citation d'un document. En 1972, dans une classe de l'Ecole normale d'Yverdon, les élèves avaient proposé, comme sujet de dissertation, une phrase de Malraux (dont, entre parenthèses, on sait les idées qu'il avait à 20 ans et ce qu'il est devenu par la suite!). Cette phrase était: « Le premier devoir du chef est d'être aimé sans séduire ». Une jeune fille évoqua d'abord le chef démagogue, et, s'adressant directement à lui, elle écrivit au sujet des hommes qui sont à ses ordres:

« Et vous voilà grouillant nerveusement dans une ambiance de prétendue liberté. En fait, tu ne les séduis même pas, tu les flattes...

Réfléchis bien: sentent-ils leur vraie valeur, ont-ils l'impression de se surpasser, d'être des hommes? Non, ils ressentent le vide intérieur, le vide de l'homme inactif, le vide de l'homme inutile... Pourquoi donc dévoiles-tu ta faiblesse? As-tu tant besoin de leur superficielle admiration?

Tu rampes devant eux, tu lèches le plancher sous leur pieds, croyant qu'ils t'adoreront. Tu oublies qu'un chef n'est pas un séducteur pour « toutous de salon »!

Ainsi, tu les enrobes de sucre; tu cultives leur écorce infantile; comment dans ces conditions, veux-tu trouver le cœur de ces êtres, ce qui en fait vraiment des hommes? »

Puis, s'adressant maintenant au vrai chef, et toujours à propos des hommes qui sont à ses ordres:

« Tu veux en faire des hommes et leur apprendre à se surpasser. Tu mets tout en œuvre afin de favoriser leur évolution. Tu les aimes, sans le leur dire, aimant surtout les individus qu'ils deviendront.

Tu ne laisses passer aucune faute, ne prends pas en pitié leur frayeur devant l'inconnu; tu les pousses en avant, même si, parfois, il est difficile de te montrer si dur à leur égard.

Ainsi, tu les dépouilles de leur infantilisme, tu fais apparaître toute leur saveur: tu les pénètres, les plaçant seuls, courageux, devant la tâche. De plus en plus, ils sentent leur force, découvrent leurs possibilités. Ils admirent ce que tu as fait d'eux. Alors seulement tu es un vrai forgeur d'hommes. Tu sais où tu les mènes! »

Voilà ce qu'a écrit une gamine de 19 ans, 4 ans après mai 68. On voudrait être sûr de rencontrer la même sagesse chez tous les éducateurs chez tous les chefs qui ont deux ou trois fois son âge. Si la jeunesse d'aujourd'hui a plus horreur que jamais de tout esprit inquisiteur ou policier, elle a aussi une conscience plus ou moins obscure de ce que signifient les vraies exigences que l'on peut avoir envers elle: la première façon de la prendre au sérieux, sa première chance d'être fière de ce qu'elle peut accomplir (on sait d'ailleurs que les armes les plus dures ont toujours été celles où le moral était le plus élevé: voir les anciens arquebusiers). Ensuite, comme le disait l'historien et philosophe genevois Alfred Berchtold, la contestation est le signe le plus infaillible d'un vrai besoin d'autorité: on rage à grands coups de pieds dans ce qu'on vou-

drait solide et qui n'est que du carton; on ne supporte plus l'autoritarisme qui n'est jamais que le masque d'un manque d'autorité véritable; on refuse tous les « ersatz » tant qu'on n'a pas découvert des conducteurs authentiques, tant que les valeurs proposées sentent tant soit peu le frelaté.

Mais, mis à part les dernières remarques sur la jeunesse, qu'impliquent concrètement pour les officiers toutes ces considérations sur l'esprit de nos traditions et leur renouvellement, sur les libertés politiques ou autres, sur la façon d'appliquer les institutions, etc. Est-ce à l'armée de s'en préoccuper? Ne s'agit-il pas tout bêtement de problèmes d'autorités civiles, de partis, d'Eglises ou d'enseignement?

Je répondrai d'abord qu'à bon ou qu'à mauvais droit bon nombre d'officiers s'en mêlent, à « Armée et Foyer », dans leurs troupes au au sein des sociétés militaires, dans leur activités civiles. Les uns ne le font pas toujours de la bonne manière et nous avons vu ce qu'il fallait en penser. D'autres le font de façon excellente et je pense qu'on aurait tort de ne pas s'en réjouir et d'ergoter sur des questions de principes. Rappelons simplement une chose qui va sans dire, mais qui va encore mieux étant dite: un officier n'a pas à aborder sous l'uniforme et devant sa troupe des sujets politiques ni se permettre de critiquer les décisions des autorités civiles aux ordres desquelles l'armée se trouve placée en dernier ressort. Ce qu'il dit à sa troupe concernant les problèmes nationaux doit pouvoir réunir non la majorité mais l'unanimité des hommes de bonne volonté, qu'ils soient de gauche de droite ou d'ailleurs.

Une seconde réponse est que nous avons, à tous les échelons, la mission de maintenir et d'affermir la volonté de défense de la troupe, ainsi que de conduire la guerre psychologique. Ce n'est pas moi qui le dis, mais les directeurs du DMF. Et pour accomplir cette mission, nous n'avons qu'une alternative: être constructif ou Père Fouettard. Je vois mal comment nous pourrions renforcer la volonté de défense en ignorant tout des raisons et des valeurs profondes qui peuvent sous-tendre cette volonté; comment nous pourrions mener la guerre psychologique en refusant de nous occuper des contenus mentaux de nos soldats, dans leur infinie diversité et même dans leurs oppositions. Napoléon pensait déjà que l'attachement d'un peuple à un régime était une barrière plus puissante que les places-fortes. Plutôt que d'attachement à un régime, je préfère parler d'attachement à des raisons de vivre et de mourir. Pou-

vons-nous ignorer volontairement ces raisons? Voulons-nous nous limiter à être simplement celui qui sévit quand le mauvais esprit dépasse certaines bornes?

* * *

Remplir notre mission morale pour maintenir et affermir la volonté de défense nécessiterait des qualités qu'il est exclu d'avoir toutes ensemble, mais auxquelles il faut tendre. Des qualités, d'ailleurs, qui inspireront davantage ce que nous serons que ce que nous dirons. Les principales sont peut-être celles dont nous n'avons pas conscience et qui nous inspirent à notre insu. Le malheur est que nous avons aussi pas mal de défauts dont nous n'avons pas conscience, et que nous croyons aussi avoir quelques qualités que nous n'avons pas toujours. Parmi les qualités souhaitables dans le domaine qui nous intéresse, il y en a plusieurs dont on parle fort peu, peut-être parce qu'elles avaient moins d'importance pour un chef du passé que pour un chef de 1974. Par exemple, celle d'être, quelles que soient par ailleurs ses opinions ou ses formes d'engagement comme homme ou comme citoyen, un médiateur qui, par sa compréhension de toutes les positions qui ne sont pas les siennes, incarne vraiment ce qu'est la Suisse, sa neutralité et son fédéralisme. Par exemple aussi, le sens du paradoxe des situation humaines: c'est peut-être à l'absence de cette forme de sagesse que nous devons les plus graves incompréhensions, les plus graves malentendus à propos de l'armée (cette armée qui est le signe d'un des maux les plus affreux, la guerre, et dont en même temps les bienfaits sont si considérables). Sans doute, chacun n'est pas un Denis de Rougemont, un Gonzague de Reynold ou un Alfred Berchtold, et il ne s'agit pas pour les commandants de faire de grandes théories philosophiques à leur troupe! Il y a certaines matières et certaines manières qu'il ne faut se permettre que si l'on est sûr de soi.

Il y a pourtant quelques qualités indispensables à tout officier et des qualités qui, répétons-le, inspireront davantage ce qu'il sera que ce qu'il dira. D'abord une conviction qui, si elle existe, transparaîtra, rayonnera que nous le voulions ou non, que nous en parlions ou non. Ensuite, une ouverture d'esprit une compréhension qui, avouons-le, n'est pas toujours facile devant certains comportements ou certaines affirmations.

Bien sûr que certains pacifistes nous irritent quand ils sont incapables de voir qu'en maintenant une neutralité armée et une défense militaire

forte, notre pays fait, sinon de l'objection de conscience internationale en tant qu'Etat, du moins une contestation fondamentale de la guerre dans laquelle, quelle qu'elle soit, il refuse de se laisser entraîner. Bien sûr qu'il est irritant de voir tant de gens ne pas comprendre que, si les militaristes des pays belliqueux sont des fauteurs de guerre, les militaristes des pays pacifistes s'emploient au moyen le plus efficace de prévenir la guerre; qu'inversement, si les pacifistes des pays belliqueux servent la paix pour autant qu'on ne les fasse pas taire, les pacifistes des pays pacifistes font « le moins par moins qui donne plus » et alimentent les tentations des belliqueux en leur laissant entrevoir une action plus facile. Sans doute est-il irritant d'entendre qu'il faut renoncer à notre défense nationale du fait qu'il existe des explosifs thermonucléaires: il faudrait aussi renoncer à munir son chalet d'extincteurs du fait que les extincteurs ne peuvent rien contre le cyclone ou l'avalanche. Sans doute est-il indéfendable de vouloir diminuer le budget de la défense nationale d'une part que l'on réserverait à cette chose fort belle quand elle est bien faite qu'est l'aide au tiers monde. C'est comme ne prendre que la moitié des antibiotiques prescrits par un médecin pour utiliser le prix de l'autre moitié aux bonnes œuvres: il y a tout de même d'autres façons de trouver l'argent pour aider son prochain proche ou lointain qu'en compromettant sa sécurité ou sa santé.

Bien sûr que nous avons les oreilles cassées par des arguments aussi réalistes que généreux. Mais on n'a jamais convaincu personne en le traitant d'imbécile.

Reconnaissons aussi que le degré de paix atteint entre nos quatre voisins immédiats comme les horreurs de la destruction nucléaire rendent explicables, sinon excusables, certaines questions que se pose l'homme de la rue. Nous avons rarement su trouver la bonne manière de lui répondre et il y a des façons d'avoir raison plus nocives que d'avoir tort. Il n'y a guère de cause, dans toute l'histoire, qui n'ait pas été gâchée ou torpillée davantage par les outrances ou les maladresses de ses partisans que par la virulence de ses adversaires, et, parlant de certains officiers, le général écrivait déjà dans son rapport que leur façon d'agir (je cite): « fait plus pour compromettre, dans notre jeunesse, l'esprit militaire que toutes les campagnes des adversaires de l'armée ». « Seigneur, gardez-nous des défenseurs de l'armée; quant à ses adversaires, nous sommes assez grands garçons pour nous en occuper tout seuls. »

Cette formule un peu dure est sortie l'année passée dans un entretien que j'ai eu avec certains commandants. Gardons-en au moins l'idée qu'il est nécessaire de trouver des formules nouvelles pour défendre les vieilles vérités.

Des vérités, des formules... Nous voilà à nouveau dans le cérébral. Il a son importance, mais je reconnais bien volontiers que l'essentiel est ailleurs. Il est vrai que, pour le renforcement de la volonté de défense, la part d'information, de raisonnement, de prise de conscience intellectuelle, si capitale soit-elle, n'est pas prioritaire. Les hommes sont avant tout des êtres de chair et de sang. C'est donc le climat d'une unité qui comptera avant tout, ce climat qui fait d'une unité un ensemble compact et scellé, où les diversités, voire les oppositions se fondront dans cette camaraderie militaire, dans cet esprit d'équipe ou de corps qui demeurent les plus sûrs remparts contre tous les abandons et toutes les trahisons· Chaque commandant sait ce qu'il faut pour créer un tel climat. D'abord une action commune, un effort commun dont chacun se souviendra, une même corde à laquelle tout le monde aura tiré et que personne ne pourra plus lâcher une fois qu'il aura tiré dessus. Ensuite une discipline à la fois exigeante et acceptée. Et là, évidemment, surtout chez les jeunes, le problème n'est pas toujours facile. Psychologiquement et pratiquement, il est bien meilleur de pouvoir être humain, naturel, direct à l'intérieur de structures strictes, de pouvoir rester toujours en deçà de la rigidité et de la sévérité de ces structures, que de devoir serrer constamment la vis dans des structures relâchées. Que nous en soyons heureux ou non, c'est bien dans cette deuxième situation que nous nous trouvons trop fréquemment. C'est là qu'intervient cette chose indéfinissable et imprévisible qu'est la personnalité du chef et surtout son style.

Nous voilà au nœud du problème. Renforcer la volonté de défense d'une troupe est d'abord une affaire morale qui dépend de la personnalité et du style du chef. Il y a des styles de chef qui aident à vivre et parfois à mourir. C'est en même temps, pour le chef, une prise de conscience de ce qu'il représente. Qu'il le veuille ou non, un chef représente toujours plus que lui-même, il est porteur d'une image qui le dépasse. Le petit lieutenant que nous avons tous été à 20 ans le savait peut-être mieux que nous, et peut-être l'avons-nous un peu oublié. Ce gamin de lieutenant qui écrivait gravement dans un petit carnet des choses touchantes et romantiques comme: « Des hommes regardent leur chef: tu es

ce chef... » (ce qui ne l'empêchait pas d'ailleurs de faire les crevées les plus magistrales). Il est bien révolu pour la plupart d'entre nous, ce petit lieutenant, et pourtant si, avec la naturité et la bouteille que nous avons acquises depuis, nous allions lui voler une petite flammèche de son ancienne ferveur? Peut-être nous rappellera-t-il qu'en temps de guerre un officier peut risquer souverainement la vie de ses hommes, et que ses hommes le savent, et que cela implique des devoirs et une noblesse qui obligent lourdement. Alors le petit lieutenant aura peut-être contribué plus efficacement au renforcement de la volonté de défense que tous les cours Armée et Foyer...

Capitaine Edmond AUBERT